

s'élança à sa rencontre, Napoléon est dans le même danger qu'à son entrée à Grenoble, avec cette aggravation que l'espace est plus resserré : —Au nom de Dieu ! crie Caulaincourt à Lavalette, placez-vous devant lui ! Lavalette s'arrête, se retourne, se raidit contre l'avalanche et monte à reculons, précédant l'Empereur à une marche de distance et répétant sans cesse : —C'est vous ! C'est vous ! Lui semble ne rien voir ni ne rien entendre. Il se laisse porter, les bras en avant, les yeux fermés, un sourire fixe aux lèvres, comme en état de somnambulisme.

On amène l'Empereur dans son cabinet dont on referme les portes sur la foule. Peu à peu, ce grand tumulte s'apaise, le silence se fait. Les cavaliers attachent les chevaux aux grilles du Carrousel et se couchent par terre, enveloppés dans leurs manteaux. La cour de Tuileries a l'aspect d'un bivouac dans une ville prise d'assaut.

HENRY HOUSSAYE.

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN



PERSONNE, me dit le docteur Xavier, ne doutait, à Z..., que le Dr Maréchal ne fût arrivé aux sommets de l'enseignement médical, s'il s'était fixé à Paris au lieu de s'établir dans une ville de second ordre. Le Dr Maréchal réunissait trois talents, dont un seul suffit à illustrer un médecin :

il avait l'habileté pratique, l'érudition et l'éloquence. Je l'ai vu, dans le même jour, faire avec succès une opération difficile, dissenter savamment sur une théorie médicale et s'élever dans un magnifique langage aux plus hautes considérations physiologiques et philosophiques.

Le cœur valait l'intelligence. Ses clients devenaient tous ses amis. Après soixante ans, et parvenu à tous les honneurs que peut donner en province la profession de médecin, il se levait à minuit pour aller visiter un paysan ou une servante. Que de fois il lui arriva de glisser avec l'ordonnance la pièce d'argent que l'ordonnance coûtait chez le pharmacien ! Il réalisait ce vieil adage : Le médecin guérit quelquefois, soulage souvent et console toujours.

Nous étions vingt élèves qui suivions son cours de pathologie. Quand nous aurions été ses fils, il ne nous eût pas montré plus de bonté et de dévouement. Il aiguillonnait les paresseux, encourageait les timides, consolait les obtus et remettait dans le droit sentier, par ses conseils aussi fermes qu'affectueux, les têtes légères dont il avait appris les équipées. Plus de cent médecins lui doivent, à ma connaissance, la position qu'ils occupent.

L'école de médecine, à Z..., avait pour directeur un vieux médecin, porté à ce poste par l'intrigue plus que par le mérite. Ce bonhomme se piquait de voltairianisme, de matérialisme, d'athéisme et autres infirmités. Le Dr Maréchal ne se gênait pas pour flétrir à l'occasion ces funestes doctrines.

—Un médecin matérialiste, disait-il, n'est pas un vrai médecin, c'est un vétérinaire.

Il aimait à répéter ce mot d'Ambroise Paré : " Je le pensai, Dieu le guérit."

Quoique religieux, le Dr Maréchal ne passait pas pour un dévôt ; aussi, ses vingt élèves furent surpris d'un événement survenu pendant un des cours du maître.

Le professeur était un jour en chaire et parlait avec son animation habituelle, lorsque M.

Grosbois, mon voisin de droite, me poussa du coude en me disant à l'oreille :

—Xavier, regarde donc la drôle de chose que M. Maréchal a autour du cou.

Je regardai du côté qui m'était indiqué, mais sans rien apercevoir de distinct, à cause de ma myopie.

Les autres élèves furent plus heureux que moi, car les sourires et les chuchotements commencèrent à circuler dans notre petit groupe.

Evidemment, il devait y avoir quelque chose. Je ne tardai pas à être fixé, grâce au lognon du gros Robert qui arriva jusqu'à moi, en passant de main en main.

Un morceau de drap brun, retenu par un galon gris, sortait derrière le collet de l'habit du professeur et débordait sur le gilet.

—Quelle singulière cravate ! me dit à voix basse Grosbois.

—Ce n'est pas une cravate, répliquai-je.

—Qu'est-ce donc ?

—C'est... ma foi ! c'est un scapulaire.

—Un scapulaire !

—Oui, un scapulaire de la sainte Vierge, comme en portent nos mères et nos sœurs.

Je n'osais pas ajouter ; " comme j'en ai porté un jusqu'à seize ans."

Tous les étudiants ne tardèrent pas à constater l'existence du scapulaire. Les chuchotements et les sourires s'accrochèrent au point de gêner le professeur.

—Chut ! chut ! dit-il.

Nous essayâmes consciencieusement, mais en vain, de redevenir attentifs et silencieux.

M. Maréchal fut surpris et froissé d'une attitude à laquelle il n'était pas accoutumé, sa parole était de celles qui captivent un auditoire.

—Messieurs, dit-il, que se passe-t-il donc ? Etes-vous des étudiants en médecine ou des écoliers ?

Nouveaux efforts de notre part pour écouter ; nouvel insuccès.

Le professeur allait se fâcher pour tout de bon ; heureusement, le gros Robert se dévoua.

—Monsieur Maréchal, dit-il, en passant la main autour de son cou, c'est cette chose que vous avez là...

Le professeur tourna la tête vers son épaule droite et aperçut le petit morceau de drap brun.

—Merci, dit-il en s'adressant à Robert.

Il ouvrit son gilet, remit, sans se hâter, le scapulaire à sa place et continua tranquillement son discours.

Deux jours plus tard, Robert, Grosbois et moi, nous nous trouvâmes dans le cabinet du Dr Maréchal.

—Avouez, messieurs, nous dit-il, que vous avez été surpris de me voir porter un scapulaire

Robert fit pour lui et ses deux compagnons un de ces légers signes qui veulent dire en tout pays : en effet.

Je porte cet objet pieux, dit M. Maréchal, depuis ma Première Communion. Ma mère me fit alors promettre de ne jamais le quitter. Cette promesse était trop sacrée pour que je n'y sois pas resté fidèle. Je crois reconnaître cependant qu'une circonstance n'a pas peu contribué à me faire garder le scapulaire. Ecoutez cela, jeunes gens, vous verrez, comme dit approximativement Shakespeare, qu'il y a en ce monde plus de choses que ne peut expliquer certaine philosophie.

—On travaillait dur à l'époque de ma jeunesse, et les examinateurs étaient plus sévères que ceux d'aujourd'hui. J'avais passé tant de nuits à préparer mon examen de troisième année, que je tombai sérieusement malade. Après la période aiguë, on m'envoya me remettre chez un frère de ma mère qui habitait la campagne. J'avais ordre de faire tous les jours, à cheval, une promenade d'une heure, j'étais un cavalier fort médiocre pour ne pas

dire mauvais. Heureusement, Bichette, la jument de mon oncle, é ait si douce qu'un enfant l'eût conduite. Un jour que la bonne bête se trouva boiteuse, Pierre, le valet d'écurie, me dit :

" Il vous faudra, monsieur Auguste vous passer aujourd'hui de promenade ; Jolicœur, le cheval de votre cousin, est trop vif pour vous."

" Je fus piqué de cette observation où perçait une pointe de raillerie.

" Pourquoi, me dis-je, ne monterais-je pas un cheval dont Alfred se sert tous les jours ? Alfred, après tout, a un an de moins que moi. Est-il nécessaire d'être du Jockey-Club pour faire à cheval un tour de promenade sur une route unie et connue ?

" J'ordonnai à Pierre de seller Jolicœur ; j'enfourchai lestement ma monture et je partis.

" Tout alla bien pendant environ vingt minutes.

" Maître Pierre, pensai-je, voulait me mystifier ; Jolicœur n'est pas plus méchant que Bichette.

" A peine achevais-je cette réflexion, que mon cheval fut effrayé par un paysan qui, armé d'un bâton, franchit soudainement une des haies bordant la route. En un clin d'œil, Jolicœur, tournant bride, prit au galop la route de son écurie. Bientôt, il ne sentit plus le mors, et je fus obligé de m'accrocher comme je pus au pommeau de la selle pour ne pas vider les arçons. Un de mes éperons, ayant piqué par mégarde Jolicœur, augmenta, s'il est possible, la frayeur de cet animal. Ce cheval affolé ne courait plus, il volait.

" Je me rassurai en pensant qu'il s'arrêterait à la porte de l'écurie

" Malheureusement, cette porte se trouva ouverte.

" Elle était assez basse, et les chevaux, pour entrer ou sortir, n'avaient autre chose que la selle sur le dos. Quelle que courte que fut sa taille, quelle que petite que fût sa monture, nul cavalier n'aurait osé passer sous cette porte.

" Or, c'était vers cette ouverture que j'étais emporté avec une rapidité vertigineuse.

" A peine eus-je le temps de voir l'obstacle vers lequel j'allais me briser le crâne,

" Je recommandai mon âme à Dieu en me courbant le plus possible, je fermai les yeux et me collai sur la crinière de mon cheval.

" Lorsque Jolicœur se fut arrêté, tout couvert d'écume et tout tremblant dans l'écurie, Pierre accourut. Il m'enleva de cheval plutôt qu'il ne m'aida à descendre. Ma redingote, mon gilet, tous mes autres vêtements de dessous avaient été enlevés sur mon dos par le cintre en pierre de taille de la porte. Le scapulaire était intact et mon corps n'avait pas une seule égratignure.

Mon oncle, mon cousin, les domestiques, tout le village cria au miracle. Je crus moi-même et je crois encore qu'ils avaient raison et que j'avais été sauvé par la Sainte Vierge dont je portais l'habit. Ne vous étonnez pas que j'aie toujours gardé le scapulaire. Quelques collègues qui s'en sont aperçus en ont souri et même ricané, c'est leur affaire. N'est pas libre penseur qui veut. Je ne voudrais pas me vanter ; mais, entre nous, j'ai affronté des épidémies et des contagions devant lesquelles ces messieurs ont tremblé et même un peu reculé. Le scapulaire n'y a pas nui, souvent il m'est arrivé de le trouver sur la poitrine d'un pauvre malade ; je ne l'ai jamais vu sans dire au patient : Moi aussi je suis de la confrérie. Bref, j'aime mon scapulaire et je ne serais pas tranquille, quelque chose me manquerait, si je ne le sentais pas à sa place ordinaire.

Lorsque le Dr Xavier eut achevé son récit, il ajouta :